

LES THÉORIES ÉCONOMIQUES : XIX^e-XX^e SIÈCLES

Exemples de sujets ESCP 2005, 2006, 2007

- Les économistes classiques face à la pauvreté au XIX^e siècle.
- L'analyse de la crise au sein de la pensée keynésienne.
- Unité et diversité du courant néoclassique à la fin du XIX^e siècle.
- Travail et loisirs.
- Comment les économistes classiques envisagent-ils d'augmenter la richesse des nations ?
- Salaire et profit chez les économistes de la première moitié du XIX^e siècle ?
- Salaire et emploi.
- Les monopoles sont-ils toujours un obstacle à la croissance ?
- La main invisible : de quoi s'agit-il ?
- Le monétarisme est-il toujours d'actualité ?

SUJET 1 **EST-IL PERTINENT DE PARLER** **D'UNE « ÉCOLE CLASSIQUE » ?**

Introduction

Sans aucun doute la pertinence, qui est la qualité logique du rapport qui existe entre un élément de preuve et le fait qu'il s'agit d'établir, existe quand on évoque la grande famille des Classiques, économistes que l'on oppose à la fois aux mercantilistes et aux physiocrates qui les précèdent et aux néoclassiques qui les succèdent. Toutefois, les familles de pensée en économie s'accompagnent généralement en leur sein de divergences dans les analyses. En ce qui concerne les Classiques, il n'est certes pas aisé de parler d'une seule école classique, tant les divergences l'emportent parfois sur les accords. Après tout, n'avons-nous pas davantage une communauté réelle de pensée plus doctrinale que théorique ?

I. Les Classiques forment d'abord le noyau central de la pensée libérale

A. *Les contemporains de l'essor du capitalisme*

Contemporains de la révolution industrielle (de la fin du XVIII^e au début du XIX^e siècle), les Classiques sont les fondateurs de l'économie politique en tant que discipline autonome. L'économie politique a pour domaine d'étude l'ensemble des activités qui concourent à la production, à la circulation et à la répartition des richesses matérielles. Les pères fondateurs sont tout d'abord les Classiques anglais : A. Smith dont par convention, l'ouvrage *Recherche sur les causes et la nature de la richesse des nations* (1776) fait de lui le père fondateur. D. Ricardo, lui systématise la pensée classique sous sa forme la plus rigoureuse dans *Principes de l'économie politique et de l'impôt* (1817). T.R. Malthus est célèbre pour son *Essai sur le principe de la population* (1798) J.-S. Mill encore et aussi les Classiques français dont J.-B. Say qui en est le principal représentant et défenseur de la Loi des débouchés.

B. *Sur quoi s'accordent les Classiques ?*

Ces économistes s'accordent sur le rôle moteur de l'intérêt individuel, sur le caractère naturel d'un ordre fondé sur la liberté et le droit de propriété, sur le rôle régulateur du marché et de la libre concurrence, sur la justification du profit par le risque et sur la neutralité de la monnaie.

Le qualificatif d'« école classique » regroupe un certain nombre d'économistes dont les propositions apparaissent globalement favorables au libéralisme économique. Cette caractéristique est particulièrement marquée si l'on examine l'influence de leurs travaux au moment historique où ils écrivent. Smith pense que le jeu du marché apparaît comme globalement conforme aux intérêts de la société dans son ensemble. Say est encore plus optimiste car les crises économiques, pour lui, que l'on voit apparaître ne peuvent pas être générales et durables. Quant à Ricardo, s'il est plus pessimiste sur l'évolution à long terme qui lui paraît devoir être marqué par l'état stationnaire, son argumentation sur le libre-échange reste le fondement actuel des analyses en faveur de la suppression des barrières douanières.

Les Classiques développent la croyance dans les vertus d'une économie où règne la concurrence et on se doit de les séparer des néoclassiques qui formalisent en fait l'économie de marché à partir d'une théorie subjective de l'échange et de la consommation. Quant à Marx que l'on considère parfois comme **le dernier des classiques**, il veut la rupture avec l'économie de marché, fait une véritable critique de l'économie politique, et en cela, il doit être mis à part car le marxisme n'est-ce pas d'abord une méthode de connaissance et un mouvement révolutionnaire qui cherche à hâter à la venue d'un nouveau type d'économie socialiste ?

II. Des divergences théoriques nombreuses

A. *Quand l'unité doctrinale masque les oppositions théoriques*

Si les économistes classiques possèdent des traits communs dans la manière d'approcher la réalité, on ne peut que noter très souvent la divergence profonde de leurs conclusions. Elles sont d'ailleurs telles qu'il est nécessaire de ne souligner ici que quelques oppositions, parmi les plus significatives.

Si le fondement de la valeur d'un bien est au centre de leur analyse économique, les réponses apportées diffèrent selon les auteurs. Alors que pour Ricardo, la valeur d'un bien résulte du coût des facteurs de production nécessaires à sa production (la valeur fondée sur un critère objectif, est la valeur d'échange), Say, préfigure déjà une représentation de l'économie qui triomphera avec la révolution marginaliste en expliquant la valeur des marchandises à partir de leur utilité. Quant à J.-S. Mill, il popularise déjà l'utilitarisme, c'est-à-dire cette doctrine éthique qui définit l'action juste comme celle qui maximise le bien-être de tous les individus concernés par cette action. Malthus est célèbre pour sa théorie **de la surpopulation absolue**. Il soutient que la population a spontanément tendance à croître en progression géométrique, alors que la production alimentaire ne peut, au mieux, que croître en progression arithmétique. Voyant le salut essentiellement dans la « contrainte morale », il note cependant la possibilité de crises de surproduction, en raison de la faiblesse des salaires, résultat inévitable de « l'exubérance démographique ». Say, l'auteur de la « **loi des débouchés** », affirme au contraire que, globalement, « l'offre crée sa propre demande », ce qui exclut la possibilité de surproductions généralisées.

B. *Ricardo : de l'héritage à une pensée novatrice*

Ricardo considère que, dans une économie de croissance, la hausse du prix des biens de subsistance due à la pression démographique fait baisser le taux des profits, ce qui rend inéluctable la perspective de l'état stationnaire. Et en cela, il est l'héritier de l'idée malthusienne selon laquelle le volume des subsistances gouverne à long terme celui de la population. Cependant, alors que Malthus défend le protectionnisme des denrées agricoles afin d'empêcher la baisse des prix qui, à son tour, ferait baisser l'offre, Ricardo reste un ardent défenseur du libre-échange. Celui-ci, suscitant une division internationale du travail fondée sur les avantages comparatifs, peut retarder l'échéance de l'état stationnaire. Smith, a défendu la loi de l'avantage absolu, loi qui considère que tout pays a intérêt à se spécialiser dans les productions pour lesquelles il dispose de coûts inférieurs à ceux des autres pays. Ricardo, au contraire, propose une explication différente de la division internationale du travail. Selon lui, chaque pays se spécialise dans les produits pour

lesquels il dispose d'un avantage relatif, c'est-à-dire là où l'avantage est le plus grand, ou bien là où le désavantage est le moindre.

Conclusion

Les Classiques ont eu la volonté de procéder selon une méthode scientifique pour étudier les questions économiques et cela a conduit à l'élaboration de concepts abstraits et à la recherche de loi dont beaucoup restent d'actualité. C'est peut-être pour cela que W. Baumol parle de « **la dynamique grandiose des Classiques** ». Certes, on ne peut que noter l'extrême diversité de la pensée de la fin du XVIII^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e siècle, mais elle reste alimentée de débats qui subsistent aujourd'hui et qui se retrouvent dans les clivages actuels.

Questions

1. Peut-on expliciter et illustrer par des exemples la seconde partie de cette conclusion ?

On peut dire que des utopies aux intuitions exceptionnelles, les principales questions relatives à la production, la répartition, l'échange, la consommation, les institutions, l'intervention de l'État... ont suscité de multiples interprétations qui servent toujours de référence aux travaux modernes. Les néoclassiques se réclament encore de la loi des débouchés de Say, de la théorie de la main invisible de Smith, de la loi des coûts comparatifs de Ricardo ; les limites au libre jeu du marché de la concurrence exposées par Mill alimentent l'argumentation des réformistes d'aujourd'hui. L'idée est bien que la pensée contemporaine s'inscrive dans le prolongement de la période classique et que École ou pas, au singulier, cela ne remet pas en cause le grand héritage que nous devons à ces auteurs. Mieux, un certain renouveau de la pensée contemporaine repose sur une relecture des travaux des Classiques. Ainsi, la publication des œuvres de Ricardo, sous la direction de P. Sraffa, a impulsé une interprétation inédite du message de cet auteur, pouvant servir de fondement à une analyse nouvelle.

2. En quoi A. Smith propose une analyse en terme de « travail commandé » ?

Smith éprouve des difficultés pour établir une relation entre le prix des biens avec la quantité de travail nécessaire pour les produire, dans la mesure où les profits et les rentes ne constituent pas une rémunération du travail. Donc, pour lui, seul le salaire constitue la contrepartie d'un travail. Comme le prix est constitué des salaires, des profits et des rentes, il existe un problème de coïncidence entre la quantité de travail nécessaire pour fabriquer le bien et le prix. Smith conclut simplement que la valeur réelle de toutes les parties constituantes du prix se mesure par la quantité de travail que chacune d'elles peut acheter ou commander. Il conclut son analyse sur une théorie de la valeur différente de Ricardo et surtout plus tard de K. Marx.

3. L'exposé a choisi d'aborder les Classiques au sens strict ; quels sont finalement les principes communs à l'école classique ?

Tout regroupement est commode pour la pensée mais comporte une part d'arbitraire. Pourtant, par-delà la diversité des penseurs, un ensemble de propositions permet effectivement de former un tout théorique présentant une certaine cohérence. Le fond commun peut être le suivant :

- l'enrichissement des nations tient à l'accumulation du capital ;
- cette accumulation dépend du goût pour l'épargne des détenteurs de profit ;
- cette épargne s'investit spontanément dans les secteurs où le taux de profit est le plus élevé, ce qui entretient le processus de croissance.

4. En quoi leur méthode est-elle abstraite et déductive ?

Parce que les faits servent à illustrer leurs analyses. Malthus est peut-être l'exception car il commence à prendre en compte les données statistiques et la réalité. Les Classiques modélisent déjà car ils essaient de ramener l'économie à quelques facteurs décisifs : le capital, l'épargne et le profit.

Bibliographie

M.-M. Salort et Y. Katan, *Les Économistes classiques*, Hatier, 1988.

SUJET 2

QUE RETENIR DE L'ANALYSE MARXISTE EN ÉCONOMIE ?

Introduction

K. Marx a eu pour ambition de créer une synthèse entre la philosophie, l'économie et l'histoire afin de créer une science permettant de comprendre la société capitaliste et de la renverser. Marx présente une caractéristique remarquable pour ne pas dire unique. Il figure à la fois dans les dictionnaires de philosophie, de sociologie et d'économie. Autrement dit, toutes ces disciplines considèrent que Marx leur a apporté quelque chose, qui demeure, indépendamment des vicissitudes de l'histoire. Quant à l'économie proprement dite, s'il emprunte aux Classiques principalement la théorie de la valeur travail, il veut d'abord construire une critique de l'économie politique bourgeoise. Il veut faire une analyse dynamique de l'économie capitaliste en montrant qu'il existe des transformations qui provoquent la transformation de la société.

I. Démontrer la disparition inévitable du capitalisme

A. *Le capitalisme, un système qui repose sur la contradiction*

Dans *Le Capital* (livre I en 1867 puis les autres II et III), il ambitionne de fournir une base scientifique à la cause du communisme : pour Marx, en effet, celui-ci est porté en germe par le développement contradictoire du capitalisme, dont il importe d'étudier le fonctionnement. Cette étude s'appuie largement sur les travaux des Classiques anglais, que Marx critique pour avoir cherché à construire une science « naturelle » de l'économie faisant **du marché un horizon indépassable**, mais à qui il emprunte, en les modifiant, des éléments comme le salaire de subsistance ou la baisse tendancielle du taux de profit. À l'aide de ces éléments, il tente de mettre en évidence l'antagonisme fondamental caractérisant le capitalisme et la perspective inéluctable de son effondrement.

Pour Marx, un **mode de production** est donc d'abord caractérisé par son organisation économique qui constitue une infrastructure sur laquelle se développe une superstructure. Mais l'essentiel est d'étudier les relations entre les forces productives (tout ce qui permet à une société de produire) et les rapports de production (rapports de propriété sur les ressources matérielles et humaines). Il soutient que, dans un premier temps, les rapports sociaux de production favorisent le développement des forces productives, mais il arrive toujours un moment où ces rapports de production font obstacle au développement de l'économie. Le passage d'un mode de production à un autre s'impose alors.

B. *L'exploitation sociale qui disparaît avec la fin du capitalisme*

Dans le capitalisme, les capitalistes achètent du capital constant (machines et matières premières) et du capital variable (la force de travail de leurs salariés) afin de produire des marchandises, de les vendre et de réaliser un profit. Conformément à la théorie de la valeur travail, la force de travail est seule à l'origine de la richesse créée, or le salaire versé ne représente qu'une fraction de cette richesse. Le reste, la plus-value, est cette partie de la richesse créée par les salariés dont bénéficie la bourgeoisie. L'exploitation consiste pour les capitalistes, à s'accaparer une partie de la richesse créée par les salariés et cela ouvre la possibilité d'un conflit entre la bourgeoisie et le prolétariat pour le partage des richesses créées. Pour accroître sa part des richesses, la bourgeoisie cherche à réaliser une **plus-value absolue**, grâce à l'augmentation de la journée de travail ou une **plus-value relative**, obtenue par une hausse de la productivité du travail. Cet accroissement de l'exploitation favorise aussi l'aliénation qui est la situation d'un travailleur ne pouvant réaliser ses potentialités dans le travail.

Chaque industriel est contraint d'accroître sa plus-value par la concurrence entre les entreprises et c'est cela qui le conduit à substituer du capital constant au capital variable et, en fait, à réduire le seul facteur créateur de richesse. Ce comportement rationnel conduit, lorsqu'il est généralisé, aux crises économiques car la réduction du capital variable favorise celle de la plus-value et provoque la baisse tendancielle du taux de profit. Cela entraîne une **suraccumulation du capital** qui signifie concrètement les crises de surproduction, les faillites, le chômage et la paupérisation absolue de la classe ouvrière. Le capitalisme a permis dans un premier temps un développement sans précédent des forces productives mais il atteint ses limites avec les crises industrielles. Logiquement, il cédera sa place à un mode de production communiste, caractérisé par l'appropriation collective des richesses qui mettra fin à l'exploitation de l'homme par l'homme.

II. Des prédictions fausses et des contradictions, mais une œuvre qui demeure à jamais magistrale

A. *Marx au registre de l'histoire*

Rien de ce que Marx avait anticipé ne s'est produit ; les crises économiques, mêmes récurrentes ne se sont pas accompagnées d'une intensification de la lutte des classes. Le socialisme qui devait être marqué par la suppression de l'exploitation n'a jamais été l'instauration d'un État prolétarien et s'achève avec l'effondrement du mur de Berlin. La bipolarisation sociale a laissé place à la moyennisation de la société et non à la dictature du prolétariat. Le problème de la transformation des valeurs en prix de production est resté sans solution et révèle une contradiction majeure dans l'analyse de Marx... Toutefois, la critique de l'idéalisme auquel il oppose le matérialisme historique a permis la découverte de concepts incontournables qui continuent d'être repris et sans cesse réexaminés alors que l'idole est à terre.

B. *Une critique de l'économie politique bourgeoise*

La liste des concepts marxiste est longue ; aussi, nous pouvons, à des fins didactiques, ne prendre qu'un seul exemple, la différence que Marx fait entre **travail concret et travail abstrait**, mais qui s'avère primordial. Le travail concret est une dépense de la force de travail sous une forme productive déterminée. C'est le travail du maçon qui construit la maison et à ce titre il est différencié. Le travail abstrait est la dépense de la force de travail de l'homme en général et il ne peut pas, à la différence du travail concret, être perceptible immédiatement. Il est lié à l'économie marchande car c'est dans l'échange que des marchandises qualitativement différentes, provenant de formes très diverses de travail concret, sont ramenées à un dénominateur commun. Ainsi, lorsque le salaire est défini comme

le prix du travail, il s'agit, non du travail spécifique du travail de l'ouvrier du textile, mais bien du travail en général.

Selon Marx, la valeur des marchandises est donc égale à la quantité de travail abstrait socialement nécessaire à leur production. Il s'agit de travail social, parce que la division du travail est sociale et parce que c'est la société qui évalue les marchandises. Dans l'échange, on fait abstraction de la forme particulière sous laquelle du travail a été dépensé et le seul point commun aux marchandises, c'est d'être le produit du travail en général, et le travail en général est une abstraction. Une telle découverte est fondamentale car c'est bien elle qui permet à Marx de dire que le salaire défini comme le prix du travail doit être en fait défini comme celui de la force de travail, la force de travail étant elle aussi une marchandise.

Conclusion

Comment appréhender une œuvre aussi sulfureuse et inclassable mais qui a eu un impact aussi considérable que celle de Marx ? Sa parole n'a-t-elle pas été l'objet de culte et de référence sur les trois quarts de la planète ! **La désacralisation du marxisme** est sans doute irréversible, ce qui n'empêche pas de lire Marx. Il faut le lire pour ses analyses économiques, qui ne manquent pas de pertinence malgré les problèmes parfois sérieux qu'elles posent. Nous savons que ce qui est mort chez Marx, c'est la prophétie de sa pensée. Mais quant au Marx penseur critique de la modernité bourgeois, il a en effet « tout » pour être un auteur « classique », car comment faire l'histoire intellectuelle du XIX^e siècle sans passer longuement par lui ?

Questions

1. Comment Marx justifie-t-il sa grande loi de la baisse du taux de profit ?

Le taux de profit est en fait le rapport entre le taux d'exploitation (plus-value/capital variable, pl/v) et la composition organique du capital (capital constant/capital variable, c/v) ; pour lui, le numérateur le peut progresser que lentement en raison des luttes sociales. Quant au dénominateur, la concurrence entre les entreprises oblige celles-ci à substituer aux hommes, les machines ; ce qui ne peut que freiner la hausse du taux de profit.

2. Qu'elle est la limite évidente d'une telle démonstration ?

Le fait que Marx néglige le rôle-clé de la productivité du travail. Toute la question est de savoir si la hausse du capital par tête est ou non compensée par un accroissement équivalent de la productivité du travail. Une baisse relative du prix des machines conduit à faire baisser le rapport c/v et remet en cause l'idée que le taux de profit ne peut que baisser.